

JOURNÉE DE PRINTEMPS

Le samedi 17 juin 2006 s'est tenue à la Maison Heinrich Heine, à la Cité Universitaire de Paris, la Journée de printemps organisée par ATLAS et dont le thème était « Traduire le parler des bêtes ».

Après l'ouverture de la journée par Hélène Henry, présidente d'ATLAS, Marie-Claire Pasquier a proposé une conférence intitulée « ...Et pourtant, elles parlent ». Les participants se sont ensuite répartis dans les différents ateliers du matin : anglais 1 avec Antoine Cazé et anglais 2 avec Laurence Kiefé, grec ancien avec Myrto Gondicas et Marie Cosnay, écriture avec Cathy Ytak.

Elisabeth de Fontenay a inauguré l'après-midi avec une conférence intitulée « Le rameau d'or ou la langue des bêtes ». Puis les ateliers ont repris avec Claire de Oliveira pour l'allemand, Liliane Hasson pour l'espagnol, Alain Sarrabayrouse pour l'italien, Paul Lequesne pour le russe.

Heureux prolongement de la Journée de printemps : les deux conférences, celle du matin et celle de l'après-midi, seront publiées en miroir dans un même petit volume de la collection « Les Mille et une nuits ».

Alain Sarrabayrouse

Mémoires d'un chien

Memorie di un cane a été publié dans la revue *Italia musicale* des 1^{er} et 19 décembre 1855. Il convient sans doute d'expliquer pourquoi ce texte a été choisi dans le cadre d'une journée portant sur la traduction du « langage des bêtes ».

Cela tient à deux facteurs : le premier est qu'il s'avère difficile – et cela, sans doute, quelles que soient la langue et la culture – de trouver dans le corpus des œuvres littéraires des animaux qui parlent autre chose que le langage humain (cela existe peut-être, mais, dans le domaine italien, mes recherches sont demeurées infructueuses). On ne s'étonnera donc pas que ces *Mémoires d'un chien* soient écrits dans un parfait italien du milieu du XIX^e siècle, servi, qui plus est, par un auteur toscan, Carlo Collodi. Ces Mémoires ne sont d'ailleurs en fait qu'une série de lettres que le chien Azor envoie à son aimée, la chienne Tity.

Le second facteur est que, même dans les conditions évoquées plus haut (celles d'animaux parlant un parfait langage humain), il n'a pas été simple, dans le domaine italien, de trouver de ces sortes de bêtes. Et ce n'est sans doute pas un hasard si ces *Mémoires d'un chien* sont nés sous la plume de l'auteur de *Pinocchio*. L'éditeur des œuvres complètes de Carlo Collodi fait allusion à un modèle possible : *Le Colloquio de los perros dans les Novelas ejemplares* de Cervantes. Quant à Azor, ce serait le nom d'un chien cité dans les *Mystères de Paris*. Enfin, le modèle parodié serait peut-être Alfieri, et son *Il suo ritratto* (1786), à moins que ce ne soit Foscolo, *Il proprio ritratto*. Bref, on a ici un texte utilisant des personnages ayant l'apparence de bêtes pour mieux glisser un certain nombre de critiques sur la société et la littérature italiennes d'avant le Risorgimento.

Dans ces conditions, chacun, dans l'atelier, a pu constater que les difficultés concernant le « langage des bêtes » étaient essentiellement liées à la description du comportement animal par un personnage animal, ou, plus précisément à la description de passages souvent abrupts d'un comportement humain à un comportement canin (et vice versa).

Bref, la difficulté du traduire tient ici – comme en d'autres moments du texte – à la nécessité de garder le même langage soutenu, à la fois pour la description des salons du Grand Hôtel et pour la rencontre, sous la table, de la chienne Tity s'affairant avec des os. Mais, tout bien considéré, le problème est beaucoup plus de l'ordre de l'écriture que de l'ordre de la compréhension.